

# I.—PARTIE THEORIQUE.

## PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

### IV. PARTIE.

#### LES MOYENS DE SE FORMER LE STYLE.

##### IIIe Leçon.—L'analyse littéraire.

1. L'analyse littéraire est un des exercices les plus utiles pour la formation du goût et du sens critique.

Elle a essentiellement pour objet de découvrir les beautés d'un livre, d'une page, d'un morceau, et de les mettre dans tout leur jour.

Nous ne saurions trop recommander à tous ceux qui ont charge d'instruire et de former la jeunesse une fréquente pratique de ce genre d'exercice.

Selon nous, la *forme orale* est la meilleure : une analyse, faite à haute voix devant des élèves, est d'une surprenante efficacité, quand elle est conduite avec méthode.

Donnons à ce sujet quelques détails pratiques.

##### I

2. D'abord, que le professeur commence par "préparer à l'avance la lecture du morceau qu'il a l'intention d'étudier" Une lecture improvisée est forcément médiocre ; elle ne permet pas de donner à chaque idée sa valeur, son relief, son accent véritable. Elle devient très vite monotone et fatigante.

Au contraire, rien de plus *prenant*, même pour des élèves, qu'une lecture harmonieuse et intelligente. — "Pour moi, déclare un distingué philosophe contemporain, M. Boutroux, quand je repasse mes souvenirs scolaires, je trouve au nombre des plus vifs ceux que m'a laissés telle lecture faite, aux heures perdues, par un professeur habile à bien lire." "Il y a dans la voix humaine,

ajoute-t-il, un je ne sais quoi qui se communique à l'homme, et l'atteint au fond de son être. C'est quelque chose comme ce qu'on appelle en physique les vibrations synchrones. Lecteur et auditeurs vibrent à l'unisson; même, l'émotion de l'un est renforcée par celle des autres, et réciproquement. Or, c'est sous l'influence de l'esprit dont on évoque l'œuvre que le phénomène se produit. C'est lui qui maintenant vit en eux, c'est son amour de la vérité et de la beauté, source secrète de ses pensées, qui se propage dans l'âme de ses fidèles. Et ainsi le lecteur ne fait pas seulement comprendre, il fait aimer l'auteur."

Réaliser un sérieux effort en vue de bien lire est donc pour le professeur un devoir : et, à cet effet, nous le répétons, une courte préparation avant la classe est nécessaire. (1)

## II

Au moment même d'expliquer le morceau choisi, il sera bon de présenter quelques observations générales sur l'écrivain auquel il est emprunté, puis sur le contenu du passage lui-même. Ces indications prépareront les élèves à en écouter la lecture avec intérêt, en précisant les notions, probablement très vagues, qu'ils ont dans l'esprit.

Puis vient une première lecture, faite d'un bout à l'autre, *sans arrêt*, et sans remarque intercalée : des coupes trop fréquentes morcelleraient et par conséquent refroidiraient l'impression des jeunes auditeurs. C'est seulement après cette *prise de contact* avec le texte qu'il convient de revenir en arrière et d'en recommencer la lecture, en y ajoutant cette fois un commentaire explicatif.

D'après quelle méthode ce commentaire doit-il être fait ?

Le but à atteindre est fort clair : il s'agit de rendre sensibles aux élèves, non seulement la nature, la qualité des idées exprimées, mais encore les nuances et les artifices du style, ainsi que les intentions de l'auteur. "La pleine intelligence du texte," voilà l'idéal auquel tend toute bonne explication.

Mais, ceci posé, il est évident que le commentaire ne doit pas toujours s'enfermer dans le même cadre, ni porter sur les mêmes points. On n'explique pas une page de Bossuet comme l'on fait une fable de La Fontaine ou une tirade de Molière. Chez l'un, c'est surtout l'*idée* dont il convient de montrer le développement

(1) Consulter : LEGOUVÉ : L'art de la lecture ; DUPONT-VERNON : L'art de bien dire ; L. FAVRE : Traité de diction.

et l'illustration ; chez les deux autres, très généralement l'idée est accessible à tous, et facilement saisissable : en revanche — et cela est vrai du fabuliste plus encore que du comique — les *ruses* de style sont fréquentes et se dérobent à un regard superficiel ou inexpérimenté. Le métier du professeur est de ne rien laisser passer d'essentiel.

Nous essaierons donc, pour venir en aide aux lecteurs de cette REVUE, de leur soumettre quelques analyses littéraires sur des morceaux de nature différente. En les comparant entre elles, ils sentiront la diversité des procédés qu'elles comportent, et il comprendront que pour faire un commentaire approprié, il faut avant tout de la *souplesse* d'intelligence.

\* \* \*

Prenons aujourd'hui une des fables de La Fontaine, " le Chêne et le Roseau."

Nous supposons que le professeur a préparé sa lecture. Par son élocution même et par les inflexions de sa voix, il a donc pu faire sentir bien des détails qu'il s'agira tout à l'heure de préciser.

Il a prêté au "Chêne" un ton un peu hautain et méprisant ; au "Roseau," une parole modeste, douce, et discrètement moqueuse. Il a marqué aussi par un court repos la division toute naturelle de la fable : d'une part, le dialogue (vers 1-24), puis la catastrophe qui arrive tout de suite (vers 25-fin).

Il est temps maintenant d'aborder directement le commentaire proprement dit.

La fable du "Chêne et du Roseau" est une des mieux réussies du recueil entier, une de celles où les qualités diverses de La Fontaine se sont comme donné rendez-vous.

Les *caractères* y sont finement tracés, d'une touche légère et sûre ; une *poésie* tour à tour délicate et magnifique y court d'un bout à l'autre ; enfin, la *narration* est vivante, rapide, animée.

Relisez-la, et de près :

Le chêne un jour dit au roseau

.....

La nature envers vous me semble bien injuste.

Le chêne se peint lui-même par ses propres paroles : c'est un grand seigneur fort orgueilleux et fort content de soi-même, à qui

le sentiment de sa force inspire une robuste et bien dangereuse confiance. Il s'écrierait volontiers :

“ L'avenir, l'avenir est à moi ! ”

De tout ce discours se dégage un parfum de vanité et de présomption. Voyez comme il soigne son style : sans aucun doute, il s'écoute parler, et il se sait gré de parler si bien. “ Mais attendons la fin, ” comme va lui répondre malicieusement le roseau.

Quelques expressions sont à noter dans ces premiers vers (1).

Remarquez comme le mot *rider* est joli et pittoresque. On voit l'ondulation légère qui frissonne et s'élargit à perte de vue. — *Cependant que...* Voilà une locution que nous n'employons plus aujourd'hui. Au dix-septième siècle déjà, elle était considérée comme un archaïsme tombé en désuétude. Mais La Fontaine aimait à exhumer les vieux mots et à les enchâsser dans ses vers. Il ne le fait jamais au hasard, du reste : il songe à un *effet* déterminé qu'il veut obtenir. Ici l'on se t aisément tout ce que cet archaïsme prête d'emphase orgueilleuse au langage du chêne. — “ Les humides bords des royaumes du vent, ” expression très poétique, mais un peu cherchée, comme les aime ce puissant seigneur frotté de littérature.

Le roseau répond à la pitié dédaigneuse du chêne dans un style simple, avec un peu de retenue fière. Il ne veut pas engager de discussion ; l'insolence du parvenu ne lui en donne nulle envie, et par la brièveté même de son langage, il lui impose en quelque sorte silence.

“ Votre compassion, lui répondit l'arbuste

.....  
Mais attendons la fin.”

Il y a quelque ironie dans les premiers mots, mais une ironie discrète et voilée, qui rend le roseau sympathique et le fait estimer. On lui sait gré de sa réserve et de sa dignité.

“ Je plie et ne romps pas, ” hémistiche fort heureux, car, d'abord, il laisse prévoir la catastrophe finale ; puis, ici le son même des mots a une valeur expressive et fait image.

“ Comme il disait ces mots,

.....  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.”

---

(1) Nous ne relevons que les termes qui en valent vraiment la peine dans une explication *littéraire*. Mais devant des élèves un peu jeunes, il ne serait pas mauvais de s'assurer qu'ils comprennent exactement le sens d'autres sur lesquels nous n'avons pas à insister ici (roitelet ; d'aventure, etc.)

Toute cette fin a un mouvement, une ampleur vraiment merveilleuse ! Notez les magnifiques sonorités, si harmonieuses et en même temps si suggestives, de ces vers descriptifs (du bout de l'horizon .. ; l'arbre tient bon, le roseau plie..). L'image qui clôt la fable est d'une magnificence, d'une majesté qui saisit l'esprit.— “ Si l'on considère, dit Chamfort, que dans l'espace de trente vers La Fontaine, en ne faisant que se livrer au courant de sa narration, a pris tous les tons, celui de la poésie gracieuse, celui de la poésie la plus élevée, on ne craindra pas d'affirmer qu'à l'époque où cette fable parut, il n'y avait rien de ce ton-là dans dans notre langue.”

Et la moralité—car il faut qu'il y en ait une—quelle est-elle ? C'est ici qu'il convient d'interroger et de sonder les conclusions que le lecteur a implicitement tirées du récit.

Au fond la moralité de cet apologue peut être entendue différemment. Elle peut vouloir dire : “ Les grands sont plus exposés que les petits, quand souffle le vent des révolutions.” Elle peut n'être qu'un conseil de sagesse pratique : “ Ne soyez point *barre de fer* : cédez au temps ; soyez plutôt Philinte qu'Alceste. Cela vaut mieux pour votre sécurité personnelle.” Conseil utile à coup sûr, et dont chacun doit faire son profit, mais dont on ne saurait faire une règle universelle de vie, car il est des situations où le devoir de la conscience est de se raidir, dût-elle être brisée par son effort !

P. DE LABRIOLLE.



## II. — PARTIE PRATIQUE.

### N° I.

#### LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :  
"Vous avez bien sujet d'accuser la nature :  
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;  
Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau,  
Vous oblige à baisser la tête ;  
Cependant que mon front, au Caucase pareil,

#### ANALYSE LITTÉRALE.

1 v. — "Chêne" Loc. : Payer en feuilles de chêne : en effets sans valeur. — Petit homme abat grand chêne : une petite force mais intelligente vient à bout de grandes choses. — On n'abat pas un chêne du premier coup : il faut user de patience et attendre. — "Roseau." Loc. : C'est un — qui plie à tous les vents : un homme qui cède à toutes les impulsions. — S'appuyer sur un roseau : mettre sa confiance en quelqu'un qui n'a ni force, ni crédit.

2 v. — "Avoir sujet de," "n'avoir aucun sujet de"... : raison, motif, cause. — "Nature," ordre établi dans l'univers, système des lois qui président à l'existence des êtres.

3 v. — "Roitelet," un des plus petits oiseaux d'Europe. — En mauvaise part, il désigne un roi qui gouverne un petit Etat. Ce mot contraste avec l'idée contenue dans "pesant fardeau."

4 v. — "D'aventure" loc. adv. : par aventure, par hasard. — "Rider" sillonner de rides, au prop. et au fig. (ici). — "Face" ce mot continue très bien l'image du terme précédent.

6 v. — "Baisser la tête" au prop. et au fig. : incliner, pencher. — Il faut baisser la tête et souffrir (Sév. 563). — L. c. fig. : Baisser l'oreille : paraître confus d'un échec qu'on reçoit. — Baisser la lance devant quelqu'un : lui céder. — Baisser le ton : prendre des manières moins arrogantes.

7 v. — "Cependant que," loc. conj. qui n'est plus usitée qu'en poésie ; elle signifie *pendant que*, avec une idée d'opposition. — "Front" fig., comme plus haut "la tête" du roseau. — Loc. : Le front rougit : sentiment de honte qui y fait monter la rougeur. — N'avoir point de front : n'avoir ni honte, ni pudeur. On dit, dans un sens analogue : endurcir son front. — "Caucase," montagne d'Asie, entre la mer Noire et la mer Caspienne.

Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
 Brave l'effort de la tempête.  
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.  
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
 Dont je couvre le voisinage,  
 Vous n'auriez pas tant à souffrir :  
 Je vous défendrais de l'orage ;  
 Mais vous naissez le plus souvent  
 Sous les humides bords du royaume du vent.  
 La nature envers vous me semble bien injuste."  
 — "Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci ;

8 v.—"Non content de" qui ne se borne pas à... —Prov.: il est riche, celui qui est content. —"Arrêter," empêcher de marcher, de passer, de se projeter plus loin (ici).

9 v.—"L'effort," la violence, le choc : tournure très poétique, pour : brave l'ouragan, la tempête.

10 v.—"Tout... zéphyr," image précise et délicate. Le chêne revient à son parallèle, si flatteur pour son amour-propre : et, pour le rendre plus sensible, il le condense en deux mots antithétiques. —"Aquilon" mot poétique désignant tout vent violent et froid.

11 v.—"Encor" s'écrit ainsi souvent dans les vers. —"A l'abri de," loc. prep.: en sûreté contre, sous. — Prov.: Un homme sans abri est un oiseau sans nid.

12 v.—"Voisinage," terme collectif pour : les voisins ; — les lieux voisins (ici) ; au fig.: la proximité. Ex. Les pénitences l'ont souvent avancé dans le voisinage de la mort (Boss. Or. fun.).

13 v.—"Souffrir," endurer quelque chose de fâcheux, de pénible. "Avoir tant à souffrir" est un tour qui exprime beaucoup en peu de mots. — Prov.: Le papier souffre tout : on écrit sur le papier tout ce qu'on veut, vrai ou faux, bon ou mauvais.

14 v.—"Défendrai," venir au secours et en aide. —Au sens de prohiber, ce verbe veut *de* devant un infinitif ou *que* avec le subjonctif : Il défend d'aller, il défend qu'on aille.

16 v.—"Les humides... du vent," sorte de périphrase très élégante qui laisse entendre que le roseau naît sur le bord des fleuves et des rivières.

17 v.—"La nature... injuste," sentence devenue proverbe, traduisant à la fois une accusation générale et une arrogante compassion.

18, 19 v.—"Votre compassion part... naturel," d'un bon tempérament, d'un bon caractère, d'un bon cœur : idée délicate et modestement exprimée : c'est une sorte d'adage ironique resté dans la langue. Il en est de même des mots qui suivent : "quittez ce souci."

20 v.—"Redoutable" qu'il faut craindre beaucoup ; il se dit des personnes et des choses : au prop. et au fig. : Je te plains de tomber dans ses mains redoutables. (RAC. Ath. II. 5.)

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :  
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
 Contre leurs coups épouvantables  
 Résisté sans courber le dos ;  
 Mais attendons la fin. " Comme il disait ces mots,  
 Du bout de l'horizon accourt avec furie  
 Le plus terrible des enfants  
 Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs.  
 L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
 Le vent redouble ses efforts,  
 Et fait si bien qu'il déracine  
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

22 v. — "Coups" est bien choisi, car on dit "un coup de vent," de mer, de soleil, d'air, de chaleur, de feu etc.

23 v. — "Sans... le dos"; le chêne personnifiait le roseau, lequel use à son tour du même droit. Cette locution figurée indique l'idée de plier sous le poids ou la poussée; on dit ainsi: Courber les genoux: s'humilier, s'abaisser avec soumission.

24 v. — "Mais... fin," ce mot est resté comme l'expression ironique d'une attente patiente. L'arbuste finit brusquement sur cette pensée pleine de menaces.

25 v. — "Accourt"; ayant personnifié les végétaux, il personnifie maintenant le vent. — "Furie," fureur moral, mouvement de colère où l'on ne se possède plus; — p. ext.: mouvement de violence désordonné d'une chose: La mer en furie.

26, 27 v. — On remarquera que le rythme des vers suit le mouvement de l'ouragan.

28 v. — "Bon" est ici adverbe, comme dans: sentir bon. — "Tenir bon," résister, se soutenir. — "Plie": tableau condensé en un petit vers.

29 v. — "Redouble... efforts," augmente d'intensité, de violence, bien qu'il fût déjà très violent: ce qui laisse comprendre le déchaînement de la tempête.

30 v. — "Faire bien" réussit; c'est donc ici une locution composée du verbe *faire* et d'un adverbe; — "si bien que" est une loc. conj. signifiant de sorte que, au point que: La grenouille s'enfla si bien qu'elle creva.

31 v. — "De qui," on n'oubliera pas qu'il s'agit ici d'une chose personnifiée. — "Au ciel" une sorte de *datif* latin, très fréquent au seizième siècle, et même au dix-septième, en poésie.

32 v. — "Et... morts." Les deux derniers vers, d'une ampleur superbe, sont un souvenir lointain de Virgile (GEORG. II. 292.)



Lettre d'une Maîtresse de pensionnat à une élève.

MADemoiselle,

En quittant le pensionnat, à la Saint-Jean, vous m'exprimiez le vif désir de recevoir de mes nouvelles. Ce désir bien naturel et très légitime, je me fais un plaisir de le satisfaire sans plus de retard. Entre personnes d'honneur promesse vaut serment : c'est une pensée à la Corneille.

Les père et mère accueillent toujours leurs enfants avec beaucoup de joie ; j'ai su que les vôtres vous attendaient impatiemment vers les huit heures du soir.

Avez-vous mis à exécution votre projet d'excursion au lac Saint-Jean ou à la baie de Gaspé ? Quel air pur on doit respirer au bord du fleuve ou de la mer, quand on se repose au soleil ou à l'ombre d'un arbre séculaire, que l'on tient en main l'une des pièces du grand Corneille, que l'on étudie l'histoire de France et du Canada, au milieu de la campagne !

Il est à croire que vous emportez aussi dans vos courses au clocher La Fontaine, Racine, La Bruyère, les gloires des lettres

Cette lettre peut servir de texte à l'explication des règles sur l'article et être le thème de quelques réflexions littéraires.

**I. Grammaire :** 1. L'article sert à désigner le genre et le nombre des noms et à les déterminer : Ex. *le pensionnat... la baie... les historiens.*

2. L'article s'élide devant une voyelle ou une *h* muette : *l'une... l'ombre... l'histoire.* — Gallicismes : à *la* (fête de) Saint-Jean, à *la* (façon de) Corneille

3. L'article se supprime quand il ne détermine pas le nom : mis à exécution ; — dans les proverbes : *promesse vaut serment* ; — dans une énumération : *brigade des... enfants* ; — devant des adj. qui suivent le nom : *lois divines et humaines* ; — après assez de, peu de, beaucoup de : *avec beaucoup de joie* ; — dans certaines locutions : *les père et mère, les arts et métiers* ; — devant les noms féminins de pays, employés adjectivement : *histoire de France* (le masc. garde l'article : *du Canada*).

4. L'article s'emploie devant les noms propres d'hommes, précédés d'un adj. : *du grand Corneille* ; — devant les adj. : différents de sens, précédant un nom : *le premier et le second étage... les bonnes et les mauvaises actions* ; — devant les adj. pris substantivement : c'est *du bon, du solide*.

5. L'article est défini dans tous les exemples qui précèdent. — Il est indéfini dans : *un arbre séculaire* ; — partitif : *l'une des pièces... du bon... Ce dernier, quand le nom est précédé d'un adj., se remplace par de : de bon pain... de bons livres... de meilleurs amis.*

françaises. N'oubliez pas les historiens anciens et modernes : c'est du bon, du beau, du solide, où l'on découvre l'enchaînement des lois divines et humaines, les bonnes et les mauvaises actions des grands hommes.

Comme l'on mange de bon pain, il faudrait aussi lire de bons livres : vous n'aurez jamais de meilleurs amis.

Ici, au pensionnat, la solitude et le silence règnent partout. La seule nouvelle qui puisse vous intéresser est qu'un commencement d'incendie a failli consumer le premier et le second étage. Brigade des pompiers, curieux de toute provenance, hommes, femmes, enfants, sont accourus au premier signal d'alarme. Le feu a pu être éteint sans causer de dommage. Il y a des années que l'on craignait ce malheur, heureusement prévenu à temps. C'est un avertissement qui servira à nous garantir la sécurité pour longtemps.

Vous pouvez, Mademoiselle, compter sur mes prières, comme j'ose espérer un souvenir dans les vôtres ; et, en attendant votre retour tant désiré,

Croyez-moi,

Mademoiselle,

Votre Maîtresse bien affectueusement dévouée en J. et M.,

S. L. M.

**Remarque :** On voit qu'il est facile de tirer parti d'un texte approprié pour rappeler les principales règles de l'un des *dix* mots étudiés dans la grammaire française.

**II. Littérature :** Bien que cette lettre ne révèle, tout naturellement, aucune prétention littéraire, elle pourra néanmoins, comme le premier morceau venu, servir de thème à quelques réflexions.

**Idées :** 1. Désir exprimé. . que l'on satisfait.—2. Accueil des parents.—3. Projet d'excursion : repos, promenades, lectures de vacances... réflexions.—4. Nouvelle du pensionnat : menace d'incendie : réflexions. —Pensée chrétienne.

**Style :** *Début :* " En quittant..." ne pas commencer par *je*. — " Ce désir " idée dominante reprise dans la répétition du même mot de la phrase qui précède : très bon moyen de lier les phrases ; — " je... plaisir de " tour délicat ; — " Entre... Corneille " : il est agréable de trouver des réflexions générales dans une correspondance : cette Maîtresse apprend à penser.

*Milieu :* " Les pères et mère " tour vieilli, mieux vaudrait l'article au singulier répété. — " Avez-vous, " mettre en cause la personne à qui l'on écrit et s'effacer soi-même le plus possible ; user d'interrogation, tour vif, d'exclamation " Quel air... " tour plus vif encore. — " Il est... que " tour impersonnel qui sert à varier les phrases.

" Ici... la seule nouvelle... " laissez parler les choses et les événements. " On " est souvent employé par modestie et par délicatesse d'expression.

*Fin :* Elle est simple, rapide, en peu de mots,

---

 L'Orpheline de douze ans.
 

---

PLAN de la narration : — **Début** : Circonstance de temps... de lieu... —  
**Milieu** : 1. L'orpheline, M. Dubreuil, et sa mère mourante... 2. Le cortège funèbre... église... cimetière... 3. Prières de l'enfant près de la tombe... sa résolution de se rendre auprès du curé : réflexions. 4. Caractère charitable du curé : le dialogue... les dix francs... refus... instances. 5. Isolement, indigence, désolation de l'orpheline au foyer... 6. Une noble dame la prend à son service... elle grandit heureuse. — **Conclusion** : "C'est à ma mère que je dois mon bonheur !..." Heureux les enfants pieux et reconnaissants !

La neige tombait silencieuse et à gros flocons sur la terre durcie. On était en janvier 1868. Ce jour-là, le petit village de Bretigny, caché dans un pli de terrain, au fond des campagnes de Normandie, s'était réveillé sous un blanc linceul. La bise glaciale touettait les branches des arbres dénudés, et s'engouffrait, avec des sifflements aigus, entre les fentes des volets ternes des humbles maisonnettes.

\*  
\*  
\*

Le premier jour de l'an fut rempli de cruelles angoisses pour la petite MARTHE DUBREUIL, une fillette douce et pieuse, âgée de douze ans à peine. La veille, sa bonne maman, amaigrie par une longue maladie, s'était éteinte sous ses yeux rougis par les larmes, la laissant seule au monde désormais. Les derniers jours de l'infortunée agonisante avaient été traversés de pensées bien amères. C'était le cœur brisé qu'elle allait quitter pour toujours son angélique fille, tant aimée et si aimante ! Heureusement sa foi vive rayonna dans ces ténèbres : elle comprit que le Père des cieux, qui donne aux petits des oiseaux la pâture, n'abandonnerait point son enfant. Cet espoir la soutint à son heure dernière.

Lorsque le coup de dix heures tinta à la vieille horloge de l'église, le cortège funèbre—cortège du pauvre, hélas ! quelques parents éloignés, quelques voisins compatissantes,—sortit du lieu saint, et sous les rafales lugubres, se rendit lentement au cimetière. La triste cérémonie, qui attend toute humaine existence, s'acheva presque sans bruit. Parents et amies firent l'aumône à a défunte d'une dernière goutte d'eau bénite et d'une dernière

prière, puis, un à un, se retirèrent en murmurant tout bas quelques réflexions. Marthe, noyée dans sa douleur, resta seule, insensible à cet abandon suprême. Longtemps elle pria à genoux, pendant que l'on recouvrait la tombe qui renfermait toutes ses joies évanouies ; mais, quand elle se releva, le calme était entré dans son âme.

L'orpheline quitta à son tour le cimetière, et sans aucune hésitation, se dirigea vers la demeure du curé. Là, elle le savait bien, l'on trouve toujours secours, soulagement, consolation. Le prêtre de campagne est pauvre, mais, avec son obole, il donne la parole qui rassure et fortifie. Sa charité sait opérer des merveilles. Que de larmes il sèche autour de lui ! Que de plaies il sait guérir et cicatriser !

\* \* \*

Le curé de Bretigny, monsieur Cayla, ne calculait jamais avec sa bourse. Comptant sur la Providence, qui ne lui faisait jamais défaut, son bonheur le plus pur était de rendre service à ses paroissiens qu'il regardait comme ses enfants. Marthe, la petite orpheline, était malheureuse : elle pouvait compter sur le dévouement du bon curé. Ce ne fut pas sans émotion pourtant qu'elle lui dit, en entrant :

—“ Monsieur le curé, pardonnez-moi d'être venue... Je veux vous parler de maman... Elle est au ciel n'est-ce pas ?

—“ Ta mère, mon enfant, a souffert chrétiennement, et j'espère que le bon Dieu lui a ouvert le ciel. Toutefois, ne nous laissons point de prier pour elle. Demain, je dirai la messe à son intention, car je sais que tu ne pourras pas faire offrir le saint sacrifice : je m'en charge avec joie.

—“ Merci bien, monsieur le curé ! Ce n'est pas *une* messe seulement que je voudrais... Mais, tenez, voilà ce que maman avait mis de côté... il y a quelque temps... pour faire prier pour elle.”

Et la pauvre enfant, essuyant ses larmes, étouffant ses sanglots, remettait au pasteur deux pièces de cinq francs, toute sa fortune.

Le prêtre, ému et attendri, repoussa doucement la tremblante main de la généreuse enfant.

—“ Y penses-tu, pauvre petite ? Cet argent, tu en as besoin toi-même,

—“ Oh ! Monsieur le curé, ne me refusez pas : j'aurais tant de chagrin !

—“ Mais avec quoi vivras-tu ?

—“ Il me faut si peu. Puis, j'aime mieux souffrir pour que maman soit heureuse... Prenez, je vous en prie.”

Le curé, touché profondément, accepta : il avait ses desseins. Et aussitôt, Marthe s'en alla un peu consolée.

—“ Ma bonne maman, pensait-elle, aura des messes. Elle verra bien que je l'aime toujours, et elle saura bien me protéger. Le bon Dieu aussi me bénira.”

\* \*

L'orpheline oubliait le froid et la neige. En rentrant au foyer désert, son cœur se serra et, au souvenir de celle qui n'était plus là auprès d'elle, un flot de larmes inonda son visage pâle et défait. Elle se sentait seule, seule. . . Qu'allait-elle devenir ? Malgré son courage, l'avenir l'effrayait, la glaçait de terreur.

Vingt-quatre heures s'écoulèrent, longues comme des siècles, sans amener un rayon de joie dans son âme abattue. Tout à coup elle eut une inspiration :

—“ Si M<sup>me</sup> de Lédouville voulait me recommander à maître Jean, son fermier des Aulnaies, je pourrais gagner mon pain à garder ses bestiaux.”

\* \*

Cette pensée releva son courage. Elle quitta la chaumière désolée et s'engagea dans un sentier étroit, bordé de houx et de buissons épineux, qui devait la conduire à la grande route. En débouchant au bout du sentier, elle aperçut devant elle la voiture armoriée de M<sup>me</sup> de Lédouville. La noble dame lui fit signe d'approcher. L'air doux, candide et intelligent de l'enfant la frappa sur-le-champ. —“ Monsieur le curé, se dit-elle, ne m'a pas trompée.”

Le soir précédent, le digne prêtre s'était rendu chez elle, et l'avait intéressée au sort de l'orpheline, en lui racontant le touchant récit de son acte d'amour filial. La vue de Marthe acheva de gagner le cœur de la charitable dame. Elle emmena sa protégée et l'attacha à son service.

\* \*

Sous ce patronage bienveillant, Marthe Dubreuil grandit, radieuse et pure comme un ange.

Aujourd'hui encore elle vit heureuse au sein d'un foyer béni de Dieu, elle ne cesse de répéter : — " C'est à ma mère que je dois mon bonheur. J'ai toujours prié pour elle : visiblement elle me protège du séjour des élus, où elle attend son enfant ! " Heureux les enfants qui n'oublient point leurs parents défunts : Dieu est leur providence !

N° IV.

MA BIBLIOTHÈQUE.

(*Devoir d'une jeune pensionnaire.*)

Un des coins de ma chambre est occupé par un petit meuble qui m'est bien cher. Croyez-vous que c'est sa grande valeur qui me le fait préférer à tant d'autres ? Oh ! non, mais c'est un de ces objets que nous avons toujours vus au foyer paternel, et nos bonnes aïeules prétendent qu'il compte plus d'un siècle, elles ignorent même le nom de son premier possesseur. Oui, je me rappelle encore les paroles de ma chère grand'maman, — car, je me hâte de le déclarer, il m'appartient — me disant qu'il fallait bien que je fusse une honne petite filleule pour qu'elle me fit dépositaire d'une si précieuse relique. A sept ans, on comprend difficilement l'importance du souvenir. Depuis ce temps l'expérience et l'âge m'ont enseigné sa grande signification qui me semblait alors si bizarre. Et maintenant cette petite étagère ciselée et dorée, formant trois étages, fait partie de ce que j'ai de plus cher au monde. Des orne-

Le **sujet** de ce devoir nous plaît, parce qu'il exige de la réflexion et de l'observation, parce qu'il est à la portée de tous et qu'il demande un style tout personnel. En s'exerçant à des **descriptions** sur des sujets que les élèves voient de leurs yeux et palpent de leurs mains, il y a espoir de rencontrer des idées et des expressions, et finalement du savoir-faire et de la bonne diction. — Nous en accueillons volontiers de ce genre.

**I. Invention** : "Un... favoris" : circonstances de *lieu*, de *temps* ou origines... de *personnes*... d'*objet*...

"Au premier... sienne" : description ou énumération des parties, tissée de réflexions, de critiques littéraires et d'appréciations morales.

"Je croirais... ainsi" : complément d'énumération, sous forme de gradation, en raison de la nature des livres.

"Oui... dissipé" : conclusion sur les agréments et les avantages de la lecture.

ments de poupées qu'elle renfermait jadis ont été remplacés par mes quelques livres, cadeaux de mon père chaque année. Conséquemment le nombre augmente, si bien qu'avant longtemps je serai contrainte de passer un jugement ; je serai impartiale sur le choix d'ouvrages qui doivent demeurer dans ces cases. Pourtant tous je les aime, et combien je voudrais les épargner, mais le peu d'espace s'oppose à mon désir ; l'arrêt sera donc fatal, il y aura des vaincus qui devront quitter le rayon hospitalier pour chercher autre asile et servir à la gloire de mes favoris.

Au premier rang, se trouvent deux volumes de Bossuet, ses "Sermons et Conférences," dont la sublimité fait ressortir le génie de l'homme, l'art de l'écrivain, la grande et noble influence de l'Aigle de Meaux. Vient ensuite "l'Histoire du Canada" de Garneau qui sait rendre les faits intéressants par son vaste jugement et sa verve étincelante, tout en racontant les événements avec impartialité. Puis c'est une "Histoire de France" par de Moussac : que de petits secrets ne m'a-t-elle pas dévoilés sur nos grands hommes qui ne songèrent même pas qu'ils seraient un jour découverts par la plume d'un bon breton. Heureusement que sa finesse est mêlée d'une bonne dose de bienveillance ! Ce sont là des œuvres d'un caractère profond que je consulte souvent, mais je leur préfère d'autres moins sérieuses qui figurent plus bas. Marc Twain me fait rire par son "Innocence abroad" et son "Roughing it." Quelle vaste imagination ! Quel art pour décrire les étapes d'un enfant turbulent ! Quel charme ! Quelle vivacité ! "Quand j'étais petit" de Lucien Biart est aussi un petit chef-d'œuvre qui ne pêche que par une trop grande brièveté ; je suppose que l'auteur se lassait sans jamais nous lasser cependant. Madame H. Gréville et Jean La Brête, dont plusieurs ouvrages sont placés à la seconde

**II. Disposition :** *Début :* le premier paragraphe est trop long, trop diffus, bien que les idées en soient justes, naturelles et assez bien enchaînées. Il ne faut pas qu'il y ait disproportion entre le *début* et la *fin* : ce qui a lieu dans ce devoir. Il faudrait condenser cette partie en *quinze* lignes du manuscrit au lieu de *vingt-six*.

*Milieu :* La même réflexion conviendrait au deuxième paragraphe, qui s'étend à perte d'haleine : il fallait aller à la ligne après le mot "bienveillance." Vous auriez ainsi frappé davantage et guidé plus agréablement l'esprit du lecteur, sans compter que vous auriez une sorte de gradation descendante et ascendante : œuvres sérieuses d'abord, amusantes ensuite, poétiques ou littéraires en troisième lieu, et enfin religieuses et pieuses.

*Fin :* Ce dernier paragraphe est ce qu'il faut et se termine bien sur la citation de Montesquieu.

tablette, ainsi que les deux précédents, me procurent aussi d'agréables soirées et quel plaisir de constater que leurs héroïnes possèdent un caractère réel, ce qui se présente rarement chez nos romanciers qui penchent trop vers l'idéalisme, qui oublient que l'homme n'est pas né parfait. Cependant j'espère pouvoir remplacer avant longtemps ces deux derniers par la "Correspondance" de L. Veillot, qui nous associe si bien à la vie privée. Combien de fois n'avons-nous pas été remplies d'admiration pour cette grande unité dans la famille, et quel vif amour ne ressent-il pas pour ses proches ! En peut-il être autrement dans un si grand cœur ?

"Locksley Hall" de Tennyson, remplit avec "La Lecture pour tous" de Lamartine et autres brochures, le troisième et dernier rayon. Quel contraste entre ces deux hommes ! celui-là froid, peu gracieux, noble, toujours irréprochable ; celui-ci expansif, passionné, sensible, point exempt de critiques deux fois bien méritées ; cependant deux grands génies personnifiant chacun sa nation, révélant deux natures, douces, riches et belles que l'homme peut imiter sans froisser la sienne.

Je croirais cette petite liste incomplète si je ne mentionnais des œuvres qui méritent plus que toutes les autres l'admiration de leurs lecteurs. Elles traitent d'ailleurs de sujets plus élevés dans la hiérarchie du bien et nous montrent notre but suprême, nous transportent vers l'Être par excellence, notre bon et grand Dieu : "l'Histoire de Dom Bosco," "La Vie des Saints," non moins remarquable par ses beautés poétiques que par la perfection de ces âmes grandes pourtant sur notre terre d'exil, et "l'Imitation," le livre des livres, après l'Écriture inspirée. Voilà mon petit trésor, et je conclus ainsi.

Où, la lecture est un des plus agréables passe-temps, aux nuits orageuses comme aux soirs sereins, aux beaux comme aux

III. **Elocution** : Le style de ce devoir est à peu près correct ; il y a des fautes cependant, par exemple : "sur le choix d'ouvrages qui doivent, etc." il faut l'article "*des* ouvrages," parce que ceux-ci sont déterminés par les mots qui suivent ; — Bossuet a-t-il composé des "Conférences" ? Non, mais des Oraisons funèbres et des Panégyriques ; — "chercher autre asile," on dit "chercher asile," il faudrait ici "un autre" ; — "il nous séchera plus..." : impropre, car on ne dit point "sécher une larme à quelqu'un."

Mademoiselle a oublié, comme tant d'autres, de prendre des notes et de lire la plume à la main, pour consigner des citations saillantes, des phrases typiques, des extraits frappants, des expressions étudiées : qu'elle le fasse désormais, en lisant Bossuet et L. Veillot. Ce sera le moyen de déposer la banalité des termes et de rehausser le ton de ses compositions futures.



mauvais jours. Rappelons-nous, si nous sommes victimes de l'inconstance humaine, qu'un bon livre nous sera un ami fidèle, un consolateur dans notre isolement ; si la tristesse s'empare de nous, il nous sèchera plus d'une larme et nous pourrons dire avec Montesquieu : "qu'il n'y a point de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé."

R. H.

## N° V.

## LIVRES DE LECTURE.

De divers côtés, on nous demande d'indiquer les œuvres qu'il conviendrait de mettre entre les mains des élèves pour les aider dans leur formation littéraire. Le devoir qui précède nous engage vivement à publier une nomenclature bien utile.

Il faut, dans ce dessein, établir préalablement une sorte de classification relative des lecteurs et des lectrices. Si les Maîtres et les Maîtresses guident d'ordinaire les élèves des collèges et des pensionnats dans le choix des livres à lire, à analyser, il leur sera utile, pensons-nous, de ne pas perdre de vue leur degré d'intelligence et de développement.

\* \*

## I. Livres à l'usage des classes inférieures.

1. Nous excluons impitoyablement les "romans," quels qu'ils soient : un enfant de dix à treize ans est incapable de suivre la trame d'un roman même chrétien.
2. Nous excluons également les ouvrages de "quinzième ordre," pour ainsi parler, sans valeur et sans littérature.
3. Le choix se limiterait, suivant notre sentiment, aux "Récits de voyages," faits par une plume exercée, correcte, imagée, intéressante.

En voici quelques-uns que nous mentionnons et recommandons avec toutes les garanties :

- 1.—COUBÉ, S. J. 'Au pays des Castes (in-18°. RETAUX. Paris).
- 2.—UN DOMINICAIN : Voyage d'exploration à l'Equateur (in-8°, chez les P. Dominicains. 94 Rue du Bac. Paris).
- 3.—Abbé BAURON : Les Rives illyriennes. (in-8° RETAUX. Paris.)

- 4.—MERCIER, S. J. Marin et Jésuite (in-8°. SANARD. Paris).
  - 5.—SALINIS, S. J. Marins et Missionnaires (in-8°).
  - 6.—VATTIER D'AMBROYSE : Le littoral de la France—édition populaire—six volumes à raison de 4 francs chacun, et relié (in-8°).
  - 7.—COLLIN et SUAU, S.J, Madagascar et la mission catholique (in-8°).
  - 8.—HERMELINE : A travers l'Europe (in-8°).
  - 9.—Mme de LAUBESPIN : Esquisses de voyages (in-8°).
  - 10.—MGR VALERGA : La Palestine, la Syrie, l'Arabie (2 vol. in-8°).
  - 11.—L. VEUILLOT : Pèlerinage de Suisse (in 8°).—Rome et Lorette (in-8°).
  - 12.—X. MARMIER : Les Etats-Unis et le Canada (in-8°).
- N.B.—Tous ces volumes, 4-12, se vendent à bon marché chez Sanard, 174 Rue Saint-Jacques. Paris.

4° L'on pourra ou donner ces livres comme "prix," ou les choisir pour un fond de bibliothèque scolaire. Dans ces volumes on trouvera un triple avantage à recueillir : connaître l'art de faire une description, de raconter un fait, et apprendre la géographie.

## II.—Livres à l'usage des classes moyennes.

### I.—Genre épistolaire.

1. CHAUVIN (abbé) : Lettres choisies des écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle (in-12°. Poussielgue. Paris).
2. IDEM : Lettres choisies du XVIII<sup>e</sup> siècle (in-12° *ibid.*).
3. MARTIN (abbé) : Lettres choisies de Voltaire (in-18° *ibid.*).
4. MONTALEMBERT : Lettres à un ami de collègue (in-8° Lecoffre. Paris).
5. OZANAM : Lettres (1831-1853). (2 in-12° *ibid.*)
6. JOS. de MAISTRE : Lettres. (2 vol. in-8° d'occasion seulement, la librairie Vaton ayant disparue ; nous ne connaissons pas l'éditeur des belles œuvres du célèbre comte.)
7. L. VEUILLOT : Correspondance (6 vol. in-8°)

### II.—Récits de voyages.

1. R. BAZIN : Terte d'Espagne (in-18° Calmann. Paris).
2. M. DE BEAUREGARD (Pseudonyme d'un illustre professeur des Universités catholiques) : Au pays de Saint-Augustin. (in-8°. Vitte. Lyon).
3. ITEM : Au pays des fiords (Danemark, Suède, Norvège) (in-8° *ibid.*)
4. M. DE VOGUÉ, académicien : Syrie et Palestine. (in-12°. Plon.)
5. M. G. DESCHAMPS : La Grèce d'aujourd'hui, ouvrage indifférent en matière religieuse. (in-12°. Colin. Paris).
6. DE MENTHON : Vingt-deux mois de campagne autour du monde : Journal d'un aspirant de marine. (in-12°. Plon. Paris).

### III. Histoires et monographies.

1. BERTRIN (abbé) : Les Grandes Figures catholiques (4 vol. in-8°. Sanard. Paris). Nous ne saurions trop conseiller la lecture et l'analyse de ces volumes, —indépendants l'un de l'autre —en raison de l'intérêt des sujets et de la beauté du style.
2. DELMONT (abbé) : Silhouettes militaires (in-8°. Vitte. Lyon).

3. R. P. MARISTES : Ames d'élite : biographies de 18 jeunes gens (it. *ibid.*)
4. M. DE SÉGUIER : Témoignages et souvenirs (in-8°. Sanard).
5. MAZUEL : Les grands écrivains français apologistes (in-8°. E. Desclée, Paris.)
6. FESCH : Le Panthéon des bons gens : extraits des discours annuels de prix de vertu à l'Académie (in-12°. André-Guédon. Paris).
7. ITEM : Morts au champ d'honneur : biographies des victimes de l'incendie du «Bazar de la Charité» (in-8°. Flammarion. Paris).
8. MARTIN, S. J. : Le marquis de Montcalm (in-12°. Téqui. Paris).

#### IV.—Littérature.

1. L. GAUTIER : Portraits du XVII<sup>e</sup> siècle. (2 vol. in-8°. Sanard.)
2. ITEM : Portraits du XIX<sup>e</sup> siècle : (4 vol. in-8° *ibid.*) volumes indépendants l'un de l'autre. Excellents ouvrages comme fond et forme.
3. JEANROY-FELIX : Fauteuils contemporains de l'Académie française. (2 vol. in-8° Bloud. Paris).
4. BOUTIÉ, S. J. : Fénelon (in-8°. Retaux. Paris).
5. MOUEN (abbé) : Lamennais, sa vie, ses idées ; pages choisies (in-8°. Vitte. Lyon).
6. D'HAUSSONVILLE : Lacordaire (in-18° Hachette. Paris).
7. LANSON : Corneille (in-18° *ibid.*). — Boileau (in-18° *ibid.*).
8. BOISSIER : Madame de Sévigné ; — Saint-Simon (it. *ibid.*).
9. LAFENESTRE : La Fontaine (it. *ibid.*).
10. LARROUMET : Racine (it. *ibid.*).
11. RÉBELLIAU : Bossuet (in-18° Hach.).
12. LONGHAYE : Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle : splendide ouvrage en 5 tomes réunis en 4 in-8°. Retaux. Paris. Au point de vue chrétien, on n'a rien écrit de semblable sur le dix-septième siècle : c'est un ouvrage à lire, à relire, et à relire encore.

(à suivre.)

## LA CROIX DE BOIS.

Je t'aime, ô croix de bois, que porte mon Jésus  
Pour venir expier la faute originelle ;  
Je t'aime, ô croix de bois, que porte mon Jésus.

Je t'aime, ô croix de bois, pour le sang qui ruisselle  
Sur toi, comme ruisselle un grand fleuve de sang ;  
Je t'aime, ô croix de bois, pour le sang qui ruisselle

Je t'aime, ô croix de bois, tu punis l'Innocent  
Et ta lourdeur le fait trébucher sur sa route,  
Je t'aime, ô croix de bois, qui punis l'Innocent.

Je t'aime, ô croix de bois, car tu mets en déroute  
L'enfer et ses démons, le monde et ses plaisirs ;  
Je t'aime, ô croix de bois, Satan est en déroute.

Je t'aime, ô croix de bois, objet de mes déesirs ;  
Par toi j'entrerai dans la demeure éternelle,  
Je t'aime, ô croix de bois, objet de mes désirs.

J. TAVENAS.

---

## LE DEVOIR AU PENSIONNAT.

(Copie d'une pensionnaire.)

La loi du devoir existe pour tous ; grands et petits, pauvres et riches, tous ont des obligations à remplir. C'est une chose due, comme l'explique le mot devoir. Lacordaire nous le définit comme "la plus noble et la plus généreuse des idées ; la plus grande source d'élévation et de bonheur dans la famille, la société, la patrie et la vieillesse." Quelle admirable vérité, quelle énergie dans ces quelques paroles ! on voit que ce magnanime enfant de saint Dominique joignait la pratique à la théorie et savait par lui-même ce qu'il faut d'énergie et d'amour de Dieu pour soumettre à la loi ses goûts et ses volontés.

L'immortel L. Veuillot nous peint en quelques mots les héros du devoir et ceux qui en désertent le drapeau.. " Il y a, dit-il, deux races en ce monde, depuis Abel et Caïn ; deux races adverses et ennemies : l'une qui est faite pour croire, pour respecter, pour aimer, pour adorer, pour porter humblement, vaillamment les jougs du devoir ; l'autre incrédule, hâsseuse, impie, qui blasphème et qui raille et qui ne se soumet qu'à la force pour laquelle

L'idée de ce devoir est une **dissertation** sur une *pensée morale* limitée aux murs du pensionnat. Il ne nous déplaît point de voir les pensionnaires, qui touchent aux termes de leurs études, essayer leurs forces sur des thèmes si nobles et si relevés.

Pour traiter de tels sujets, il faut des idées, des notes, des citations, du raisonnement et du style personnel ; il faut aussi de l'ordre, de l'unité, de la clarté, de la gradation, c'est-à-dire un *début*, un *milieu*, une *fin*.

**I. Début.**—Ici, ce début embrasse les deux premiers paragraphes : sa longueur paraît disproportionnée avec les deux autres parties. Il renferme donc trop de pensées, malgré les belles citations de Lacordaire, de Veuillot, du divin Maître. J'ai peur que ces citations, faites de mémoire sans doute, ne soient pas en tout conformes aux textes originaux : cette réflexion nous est suggérée par les termes "vieillesse" et "les jougs" : nous voudrions bien nous tromper.

Le style laisse à désirer : "tous ont... remplir," mieux vaudrait : "tous en doivent accepter le fardeau" ;—"l'explique... devoir" : un mot *n'explique* rien : il "laisse entendre ou il signifie" ;—"on voit", terme impropre, aussi bien que "consultons... ils nous diront comme" ;—"Veuillot nous peint... notre bon... hâtons-nous de nous..." ces *nous* devraient disparaître ; ce sont des lourdeurs inutiles et embarrassantes.

elle se sent moins de haine que pour le devoir, au fond révoltée contre la société, c'est-à-dire contre l'homme autant que contre Dieu." Hâtons-nous de nous ranger du côté de la belle et noble race si bien dépeinte par ce grand écrivain ; comme elle, suivons toujours la ligne que nous trace le devoir. " Mon joug est doux, mon fardeau est léger," a dit notre bon Maître. Oh ! c'est bien vrai. Consultons saint Louis de Gonzague et saint Jean Berchmans, patrons de la jeunesse, et ils nous diront comme il est facile aux jeunes écoliers de se sanctifier, même au milieu des jeux et des rires de la récréation.

Les obligations à remplir ne sont pas les mêmes pour tous ; elles varient suivant l'âge et la position. Quels sont ceux d'une pensionnaire ? Seigneur ! il y en a déjà qui soupirent, d'autres qui font des gros yeux, quelques-unes sourient... on ne s'attendait pas certainement à une telle apostrophe. Aussi, le devoir ! est-ce bien un mot qui ne châtouille pas agréablement l'oreille, que celui-là... On aime tant à faire à sa tête... rien de plus charmant que de se reposer ou de lire quand les autres étudient. Cela rappelle les paroles de Lucrèce dans son poème *De la Nature* : " Il est doux quand la mer est agitée... d'observer du rivage les efforts des matelots tremblants..."

Et puis, qu'est-ce que cette envie de dormir quand la grosse cloche électrique vient au beau milieu d'un rêve vous ramener à la vie réelle. On était à son foyer, avec papa, maman... Quel désappointement, après s'être frotté les yeux de se voir dans son petit lit blanc au dortoir, loin de tout ce qui venait de charmer notre jeune imagination ! On a beau caresser l'oreiller "la cruelle qu'elle

---

**II. Milieu.**—Cette partie manque d'ordre et de clarté : il y a des phrases inintelligibles, des mots passés—par ex : "Peut-être... quelques (?) et si les,"—des idées trop délayées, des expressions trop vulgaires, trop communes, dissonnant avec le ton du début ; vous ne coordonnez pas suffisamment les idées : 1. la notion du devoir déplaît ; premier paragraphe ; 2. il coûte à l'heure du réveil ; deuxième alinéa ; 3. il est pénible en classe et en étude, au moins en apparence. —Vous négligez aussi la ponctuation.

Il eut fallu, après le paragraphe "Les obligations... tremblants" montrer les *difficultés* du devoir à la prière, en étude, en classe, en récréation, à l'égard du règlement, de la charité... et ensuite indiquer ou les *moyens* ou les *avantages* de la victoire sur ces obstacles.

**III. Fin.**—Elle ne se détache point du *milieu* : ce qui est une grave erreur, car c'est la conclusion qui condense les rayons qui jaillissent d'une vérité. La maxime finale "Faire... fait," est excellente et bien trouvée : que ne l'avez-vous développée !

est" ne veut plus de nous. Courage ! on sort un bras, puis l'autre; on prend son temps : que c'est dur ! Mais le combat ne dure qu'un instant, et qui dira quelle somme d'énergie s'acquiert chaque jour par cette obéissance à l'appel matinal qui nous rend à l'action ? Et nous le comprenons très bien. Une journée ainsi commencée par le sacrifice, la prière qui le suit, l'audition de la sainte messe, portera certainement de beaux fruits. L'intelligence recevra de nouvelles lumières et le cœur se formera à la vertu. Peut-être y aurait-il quelques... et si les Maîtresses avaient le pouvoir du "Diable boîteux" de Lesage, elles pourraient quelquefois faire de jolies découvertes pendant la classe ou à l'étude. Ici c'est un gâteau ou quelques bonbons qu'une petite gourmande savoure avec délices; là c'est une liseuse qui fait semblant d'étudier. C'est affreux, n'est-ce pas ? Même il y a des esprits de contradiction qui voudraient faire de la couture pendant la classe et de l'étude pendant la récréation. Quelle étrange idée ! Mais non ; grâce aux sages dispositions du règlement, aux instructions de vigilantes institutrices l'on comprend tôt ou tard que le chemin du devoir est celui du bonheur et de l'honneur, et qu'il n'est pas difficile car il est tout tracé par quelques mots : "Faire chaque chose en son temps et faire bien tout ce que l'on fait." C'est court et pourtant j'avourai que cela demande *un peu* de patience. Courage ! avec la persévérance et surtout l'aide du ciel, on vient à bout de tout.

M. T. F.

---

Remarques.—Quand on parle du devoir, en littérature, il n'est presque plus permis d'oublier les vers du grand Corneille.

Je ne consulte point pour faire mon devoir (*Cid.* 3. 3.)

Toute excuse est honteuse aux esprits généreux (*It. ibid.*)

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux (*Hor.* 2. 8.)

Je cours sans balancer où le devoir m'oblige (*Cid.* 3. 3.)

Malgré tout, cet essai contient les éléments d'un bon devoir et laisse espérer un réel mérite pour l'avenir, si l'esprit qui l'a conçu et exécuté continue à s'appliquer à la composition et au *devoir*.

## Méthode théorique et pratique de composition littéraire.

(Suite. V. p. 66.)

**III.—Partie: Sujet circonscrit: Syllogisme et Élocution: 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> opération.**

MESSIEURS,

Quelle est la solidité de ce plan ? Sortirait-il intégral d'une épreuve ? Je l'essaie. Du premier degré jusqu'au sommet la progression doit être ascendante. La progression dans les idées existe, si celle qui suit ajoute à celle qui précède, et si sa sœur troisième renchérit encore sur le sens qu'ont formé ses aînées.

"Vertus" et "qualités." Le dernier terme n'est que l'éclat projeté par le premier. En effet, "vertus" dans l'individu désigne le pivot autour duquel tourne tout le reste ; le cortège sera moindre que la personne du roi. Mais "vertus" du particulier et "vertus" de la société ? Ces dernières se noient dans l'idée de vertus de la chrétienté. La "piété" est en tête des idées subordonnées aux vertus du cœur : pourtant elle est supérieure à celles qui l'accompagnent ! Nouvelle difficulté donc ? ou bien les exceptions sont fréquentes !

Pour trancher la question en litige, disons que c'est une différente loi qui ne porte aucune atteinte à celle que nous avons donnée. La piété est la rameau d'or d'où naissent les diverses autres ramilles ; elle est le fondement de toutes les autres qualités qui "sans elle, ne sont rien." L'Apôtre qui a enseigné qu'"elle est utile à tout" pourrait ajouter qu'elle est nécessaire à tout et quelle est "la colonne et le fondement" de la vie chrétienne.

Par une lecture où je m'efforcerai de faire ressortir le mot qui confirme l'idée, je vais faire revivre le plan tel que nous l'avons fait, afin de vous permettre d'en voir la progression.—Lecture du plan de la page 71 et 72.

\* \* \*

L'aveu suivant est de Racine : " Lorsque mon plan est conçu, ma pièce est terminée " Marchons sur les traces des grands maîtres, mais ne les imitons pas à demi seulement. Leur appren-



tissage fut rude ; reproduisons-le pour nous ; il fut lent, que le nôtre soit lent ! La facilité originelle est le partage de rares génies ; si elle nous manque, la "longue patience," qui est, dit-on, un autre génie, y suppléera.

Nous avons façonné le corps de notre composition. Recherchons une forme plus parfaite. Elle est littéraire, elle tient aussi et surtout de la *dissertation* : elle doit tendre à établir une vérité. — De cette influence heureuse que la chevalerie a répandue dans le monde, quelle idée se présente-t-elle d'elle-même ? Vous me répondez : "l'admiration de la postérité." Merci ! Prêtez-moi cette réflexion, qui sera la majeure de mon syllogisme.

—Syllogisme !

—Mais... oui : syllogisme.

—Cela sent sa philosophie ! c'est incompatible avec le libre essor des lettres !

—"Honnî soit qui mal y pense !" L'enseignement que nous recevons ne les a jamais séparées. Elles sont toutes deux filles du Vrai éternel, dont l'une est l'essence, l'autre la splendeur. Bannie soit la pensée de les désunir jamais !

Quel en est le rôle dans la circonstance ? Il sera de donner un but à notre travail. Il sera de rendre solide l'ensemble d'une œuvre, ou mieux, d'assurer de sa solidité. Le syllogisme est-il complet et juste, correspond-il à votre dessein sur votre proposition ? un succès vous est dès lors acquis, le plus important, le plus durable, celui du fond.

Nous m'avez donc passé votre majeure. J'en vois l'adéquate adaptation à l'influence de la chevalerie. C'est ma **mineure**, qui forme la **proposition** ; et c'est précisément ce jugement personnel sur cette institution que développera ce corps créé par nous à l'instant : il constituera la **confirmation** de la mineure. J'en conclus, dans une **péroration**, que la Chevalerie est vraiment digne d'admiration.

J'eusse introduit la majeure dans l'exorde ou début, si, ailleurs que dans le travail de la disposition, elle eût été en son endroit. Dans l'élocution, ici, elle retarderait et serait inutile. Si la thèse était moins connue, ce serait autre chose ; elle siégerait au premier rang dans l'exorde. J'aurai recours à l'enthymème, au syllogisme des orateurs, pour établir, en dernier ressort, ma proposition de cette sorte :

**Mineure** : La chevalerie a exercé une heureuse influence.

- a) sur l'**individu**, qu'elle a orné des vertus du cœur, de mœurs honnêtes,  
 b) sur la **société**, qu'elle a relevée et dont elle a été l'exemplaire,  
 b) sur la **chrétienté**, dont elle a été le salut et la libératrice, en défendant la foi, en repoussant le Maure et le Sarrasin.

**Conclusion :** Donc la Chevalerie est digne d'admiration.

Vous en avez déjà intérieurement fait la remarque : chaque assertion que nous avons énoncée sur l'influence de la chevalerie, sur l'individu, par exemple, comporterait à volonté de nouveaux syllogismes ; ainsi des autres.

Et nous voici au sommet de notre ascension : l'élocution couronnera le tout.

\* \* \*

— " Il y manque pourtant un début ! " murmurent les uns.  
 — " Il n'a envisagé que le beau côté ! " répondent les autres. De ce chorus de critiques judicieuses il y a du profit à tirer. Nous témoignons notre reconnaissance aux derniers, en considérant ce que la chevalerie se serait attiré de reproches ; mais, comme nous n'avons pas entrepris d'en barbouiller la glorieuse histoire, tout en étant juste, nous n'en esquisserons que les ombres. Pour satisfaire aux autres, c'est précédés de cette triste oriflamme que nous entrerons en scène. Cicéron nous approuvera d'avoir attendu au dernier moment pour déterminer le début.

Le style devra, si possible, n'être pas trop lourd. Enfin, n'oublions pas que, comme thème, dans notre plan, nous avons restreint notre sujet aux proportions de ce que j'appellerais une " personne morale. " Va donc pour l'élocution.

( à suivre. )



---

 ORIGINE DES NOMS DE FAMILLE. (1)
 

---

Ce n'est pas une facile entreprise que celle de remonter les sources multiples d'où découlent les noms des familles Canadiennes-françaises. Malgré les aspérités que rencontre cette exploration, et en dépit des maigres documents qui servent de jalons à cette découverte, j'ai pensé qu'il y aurait plaisir et intérêt à présenter—à la bienveillance attentive de cette sympathique assemblée—une esquisse sommaire et suggestive à la fois.

Si le chapitre des *noms propres* est bien court dans nos manuels de grammaire française, il leur faut concéder une place très importante dans les annales de l'histoire et des sociétés. Primitivement, il est vrai, les noms de famille n'existaient guère : on les réduisait à des appellations personnelles. Ces appellations, on les empruntait à des qualités physiques ou morales. Ainsi *Adam*—il faut bien rendre justice au premier homme—signifie "terre, argile façonnée"; *Abraham* veut dire "père d'une multitude"; *Joseph* est synonyme d'"accroissement," et *Moïse* de "sauvé des eaux."

Plus tard, l'on ajouta le nom du père de famille à celui de son fils ; et l'on trouve ainsi dans les poèmes homériques : Achille, fils de Pélée ; Ulysse, fils de Laërte ; et même dans les Evangiles : Jean, fils de Zébédée, Simon fils de Jonas. Ce procédé, très antique comme on le peut constater, n'a pas encore disparu, et, dans certaines provinces françaises, il est encore en honneur et ne paraît pas près de tomber en désuétude.

A Rome, centre du monde civilisé—comme dans nos diverses nations contemporaines—on distinguait le *prénom* et le nom de famille auquel on ajoutait un *surnom* : ainsi le plus grand des orateurs latins était de la famille de "Tullius," avait le *prénom* de "Marcus," et le *surnom* de "Cicéron," le seul qui le désigne désormais à l'admiration de la postérité.

Au moyen âge, l'on distingua d'abord les individus par leurs noms de baptême, ou, à son défaut, par des mots significatifs d'origine romaine, gallo-romaine, germanique : de la sorte *Albert* est

---

(1) Conférence donnée à l'Institut canadien d'Ottawa, janvier 1901.

synonyme de " bon renom " *adal* noble, *bert* renommée ;—*Henri* vient de *heim* hameau et *reich* riche, et ainsi de vingt et cent autres que l'on pourrait citer à loisir.

Dès que la famille féodale ou seigneuriale se fut constituée, et que la société chrétienne eut pris son essor et son développement—c'est-à-dire du X au XII siècle—les noms de famille paraissent devenir héréditaires. Au nom de baptême ou nom propre s'adjoignit un *surnom*, lequel se trouvait être tantôt un second nom de baptême répété, tantôt un nom de lieu ou d'objet, tantôt un nom de métier, d'arbre ou même d'animal.

A mesure que les populations se multipliaient et s'aggloméraient dans les villes en formation, la bourgeoisie du XII au XIV siècle suivit un procédé analogue et identique, surtout après qu'elle eût fait la conquête des libertés municipales. Alors les noms de lieux devinrent l'exception, pendant que les noms de baptême, de qualités, de profession surtout acquièrent une prépondérance considérable.

Les paysans ou habitants des campagnes vinrent les derniers, à l'époque de la transformation du servage et du vilénage en roture. Leurs noms finirent par prendre le même caractère que celui des bourgeois, et les ordonnances royales de 1555 régularisèrent l'ordre de choses établi, et par l'interdiction de changer de nom sans autorisation préalable, et par la création des registres de baptême, où désormais demeurèrent officiellement consignés les noms de familles, inséparablement unis.

Voilà comment, Mesdames et Messieurs, la famille et ses membres s'attachèrent par ce lien d'or du nom, aussi précieux que les liens du sang et de l'affinité.

Cet aperçu préliminaire m'a semblé indispensable et doit servir en guise de réflecteur pour condenser les faisceaux lumineux, qui vont éclairer le modeste panorama qu'il s'agit de vous mettre sous les yeux.

## I

Ce panorama,—qu'à tort peut-être je viens de qualifier de modeste—c'est d'abord la France.

Vous le voyez d'ici, ceux du moins qui ont visité la mère-patrie, et ceux qui n'ont pas tout à fait oublié leurs notions géographiques de l'école primaire ou secondaire. Les uns et les autres, je vous convie à me suivre et à traverser ensemble l'Atlantique... en imagination et... pour rien : je vais me charger des frais de pas-

sage. Nous voilà embarqués depuis cinq minutes... sans quitter la salle, ni changer de place,

La première famille que nous saluons, même avant d'aborder, c'est naturellement la famille Lafrance, celles de Français, François, Lefrançois, selon la vieille prononciation. En débarquant à Brest, en Bretagne, nous recevons l'hospitalité des familles Breton, Lebreton, Brette, Bretonnet, Lebret, Labrette, Bretonneau, Bretonnière, Berton. Prenons le train rapide qui nous conduit dans la Mayenne, pays d'origine de la famille Manceau, Manseau, du Mans ; dans le Maine, pays des Dumaine, voisin du Poitou, qu'habitent les Poitevin, Potvin, limitrophes des Angevin, Langevin, comme la Normandie fourmille de Normand, Lenormant, Denormandie avec les Normandin, Normandeu, leurs petits-fils. La Touraine est le berceau des Tourangeau ; la Picardie, des Picard : l'Auvergne, des d'Auvergne, d'Auvergnat, de Louvriquat ; la Champagne, des Champagne, Champenois, Lechampenois, Lechampis ; la Bourgogne, des Bourguignon, Bourgoing ; la Lorraine, des Lorrain, Lorinet, Lelorrain ; le Barrois, des Barroillet, Debar, Debarry ; le Berry, des Berrichon ; la Franche-Comté, des Comtois, Lecomtois ; le Dauphiné, des Dauphin ; le Bordelais, des Bordelais, Bordeleau, Bourdelais ; la Gascogne, des Gascon ; la Saintonge, des Saintongeais, Saintonge ; la Beauce, des Baucet, Bauset, et ainsi du reste des provinces.

Si nous poursuivons notre course à vol d'oiseau et que nous franchissons les frontières françaises, nous rencontrerons les ancêtres des familles : Allemand, Lallemand, Dallemagne, Brabant, Brabançon, Bance, Bréban ; Bouillon ; Grison ; Frison, Friset, Defrise ; Flamand, Flamain, Flandrin ; Bernois, Berniche, Bernèche ; et en traversant la Manche, sur le rivage britannique nous accueillent avec joie les familles Langlet, Delangle, Langlois, Langlais.

—On voit jusqu'ici que la première nomenclature des noms de famille est empruntée aux noms de nationalités, de pays, de provinces ; la seconde découle naturellement des noms de villes.

## II

Retournons, en effet, sur nos pas, et descendons à Paris, chez les Parisot, Pariset, Parisis, Pâris, tous naturalisés parisiens, comme on le voit aisément.

Si la fantaisie nous prenait de faire un tour de France, en

curieux explorateurs, nous avons l'assurance de rencontrer et de reconnaître des visages amis dans toutes les directions : au *nord*, chez les Corbeil, Gobeil (C.G ; r est tombé) ; Beauvais, Béthune, Delille, Decaux, Chatillon, Darras ; au *midi*, à Lyon, chez les Lionnet, Delyon, Delionnet ; Villefranche ; Denevers ; à l'*est*, chez les Vitry, Denancy, de Châlons ; au *sud-ouest*, chez les Limoges, de Limoges, les Périgord, les Montpellier, les Rochefort ; à l'*ouest*, chez les Laflèche, Celles, Decelles, Saint-Jean, Saint-Laurent, Saint-Amand, Saint-Auhin, Saint-Denis, Saint-Georges, Saint-Jacques, Saint-Martin, Saint-Pierre... et d'autres saints encore plus nombreux, sans compter les Talbot—banlieue de Rouen,—les Monttereau, Malouin de St. Malo, les De Rennes, de Troyes, de Niort, de Noyon, Clermont, de Clermont, de Cambray, Boulogne, de Boulogne, Blois, de Blois : tous, noms de villes attribués aux familles qui les ont habités originaiement.

Entrons maintenant dans l'une de ces villes anciennes. Laquelle ? direz-vous ; la ville **Dauray**, en Bretagne, ou celle **D'Auteuil**, près de Paris : vous voyez que le choix importe peu, on ne trouve partout que des amis.

(à suivre.)

---

N° X.

---

## La Légende napoléonienne au XIX<sup>e</sup> siècle.

(Conférence à l'Institut canadien d'Ottawa.)

Je veux d'abord remercier l'Institut canadien et en particulier son très éminent président, M. B. Sulte, de l'honneur qui m'est fait aujourd'hui. Ma première visite à l'Institut date de deux ans déjà : c'était presque au lendemain de mon arrivée au Canada. J'en avais gardé si bon souvenir que j'ai saisi avec joie l'occasion qui m'a été fournie de la renouveler. Car rien n'est plus flatteur ou plus agréable pour un conférencier que de parler devant un auditoire lettré, qui saisit aussitôt, ou plutôt qui devance, sa propre pensée : et c'est là justement. Mesdames et Messieurs, l'impression très nette qui m'est restée de mon dernier passage parmi vous.

Je vous parlerai aujourd'hui du grand mouvement d'imagination qui s'est tait autour de la figure de Napoléon, après que l'empereur fut tombé du pouvoir, en 1815. Ce mouvement, on le désigne généralement par le mot de "légende napoléonienne." Et vous allez voir en effet que c'est bien une légende véritable qui s'est épanouie sur le riche fond de l'histoire impériale : chose étonnante en un âge de science et de critique, et qui prouve l'ébranlement prodigieux que Napoléon a imprimé à l'imagination française. Sans plus de préambule, je commence.

## I

Un jour l'empereur Napoléon — alors en pleine puissance — demandait aux personnages qui l'entouraient ce qu'on dirait après sa mort ; et chacun s'empressait à un compliment ou à une flatterie. Il les interrompit en s'écriant : " Comment vous êtes embarrassés pour savoir ce qu'on dira ? On dira ' Ouf ! ' " (1).

Les événements, Mesdames et Messieurs, n'ont pas absolument justifié la prédiction de Napoléon.

Certes, pendant les dernières années de l'empire, et surtout à partir de la retraite de Russie, la France commença à éprouver un sentiment d'immense lassitude. Elle en avait assez de livrer ses enfants pour satisfaire à l'effroyable consommation de chair à canon requise par ces guerres incessantes. Elle succombait sous le faix des gloires napoléoniennes.

C'est ce qui explique qu'en 1814, le premier retour de la légitimité, personnifiée par le roi Louis XVIII, ait été accueilli avec joie par une bonne partie de la nation. La monarchie, c'était la paix ! Les mères allaient enfin pouvoir cesser de trembler en voyant grandir leurs enfants. Nul doute que la fusion de la légitimité et de la France ne se fût opérée très vite, si le gouvernement bourbonien avait su s'accommoder aux mœurs nouvelles et mieux ménager les susceptibilités des jeunes générations, élevées dans l'oubli ou dans la haine de l'ancien régime.

Malheureusement il accumula les fautes et s'aliéna un grand nombre de sympathies, surtout dans l'armée et parmi les paysans.

Voilà pourquoi, quand, onze mois plus tard, Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, aborda en France, il la trouva préparée à le recevoir. Déjà les maux qu'il avait causés étaient " presque

(1) Voir SÉOUR, Mémoires. T. III. p. 456.

oublies." L'aigle vola sans résistance de clocher en clocher et se posa sur les Tuileries désertées par la monarchie légitime.

Trois mois plus tard, celle-ci rentra en France, et Napoléon, vaincu à Waterloo par l'Europe coalisée, rendait son épée à l'Angleterre.

Il sortait de l'histoire : il allait entrer vivant dans la légende.

## II

Sainte-Hélène acheva de donner à cette physionomie presque surhumaine l'auréole du malheur.

Séparé violemment du monde civilisé, Napoléon fut transporté sur cet flot malsain et soumis à une surveillance, dont lord Rosebery nous disait récemment dans une admirable étude, le caractère inquisitorial et despotique. Aucun gouvernement ne protesta contre ce douloureux internement, ou plutôt je me trompe : " une seule prière " se fit entendre en faveur de l'exilé. Cette supplication émanait d'un vieillard que l'empereur, quelques années auparavant, avait arraché de ses états, traîné malade et défaillant à travers la France, et durement séquestré à Savonne, puis à Fontainebleau. Le 6 octobre 1817, le pape Pie VII écrivit les lignes suivantes au cardinal Consalvi :

— " La famille de Napoléon nous a fait savoir par le cardinal Fesch que le rocher de Sainte-Hélène est mortel, et que le pauvre exilé se voit dépérir à chaque minute. Nous avons appris cette nouvelle avec une peine *infinie*... Nous sommes certains d'entrer dans vos intentions en vous chargeant d'écrire de notre part aux souverains alliés et notamment au prince régent d'Angleterre... Nous entendons que vous lui recommandiez d'adoucir les souffrances d'un pareil exil. Ce serait pour notre cœur une joie sans pareille que d'avoir contribué à diminuer les souffrances de Napoléon. Il ne peut plus être un danger pour quelqu'un, nous désirerions qu'il ne fût un remords pour personne."

Touchantes paroles, Mesdames et Messieurs, qui resteront comme un des plus beaux titres de gloire de ce noble pape dont l'inflexible douceur défia Napoléon tout puissant et plaignt Napoléon malheureux !

D'ailleurs, la cruauté même du traitement dont Napoléon fut victime ne fit que servir sa gloire et idéaliser davantage sa figure. Les cabinets européens avaient voulu le mettre dans l'impossibilité de nuire et l'expulser définitivement de la scène politique : ils ne



réussirent qu'à le grandir, à lui donner les proportions d'un colosse, d'une stature plus qu'humaine. Ils se chargèrent inconsciemment de fournir à cette existence exceptionnelle la fin plus magnifiquement appropriée qu'un artiste eût rêvé pour elle ! le dernier acte de la pièce à grand spectacle qui fut la vie de Napoléon, ils le soignèrent mieux que n'aurait pu le faire Napoléon lui-même. — La Corse, l'empire du monde, Sainte-Hélène, qu'elle admirable orologie !

Napoléon parut une sorte de Prométhée gigantesque cloué au rocher et dévoré par le regret de son fils absent et de son trône évanoui. "Il s'accrut dans sa captivité, nous dit Chateaubriand, de l'énorme frayeur des puissances ; en vain l'Océan l'enchainait, l'Europe armée campait au rivage, les yeux attachés sur la mer." (1)

Dès ce moment la France oublia les excès de son despotisme et ne voulut plus se souvenir que de ses bienfaits. L'imagination populaire commença à travailler sur le grand empereur et à transfigurer ses traits. Quand il succomba, en 1821, les larmes les plus sincères, les plus désintéressées furent données à sa mémoire.

En même temps, la politique s'empara de son nom. Cette ombre rentra dans la vie active : ce mort devint plus redoutable aux Bourbons que bien des vivants. On célébra en lui le promoteur de l'égalité démocratique "qui avait humilié les rois et les nobles dans ses antichambres"; on rappela les gloires dont il avait enivré la France, la supériorité qu'il lui avait donnée sur le reste de l'Europe. En face de la Restauration aristocratique et pacifique, on dressa son nom comme une formidable machine de guerre. — Et c'est ainsi qu'à l'origine du large courant de légende napoléonienne, l'on voit sourdre deux sentiments : l'un, limpide et pur, jaillit de l'imagination populaire ; l'autre, plus trouble, plus agité, roule les parcelles douteuses qu'y ont déposées les haines de parti.

### III

Chez Béranger, il y eut à la fois calcul politique et amour sincère des grandeurs impériales. Béranger a eu un rôle capital dans la formation de la légende napoléonienne. On ne le lit plus guère en France aujourd'hui, et ce sont seulement de très vieilles gens que l'on peut surprendre à fredonner l'une de ses chansons.

(1) V. Mém. d'Outre-tombe. Ed. Biré. T. iv. p. 69.

La critique lui est peu clémente. Enfin, c'est une gloire tombée. Et cependant ce poète a joui, pendant toute la période de la Restauration, depuis 1815 jusqu'à 1830 et même au delà, d'une incroyable popularité. Tous ceux qui haïssaient les idées représentées par le gouvernement de Louis XVIII, et surtout de Charles X, tous ceux qui étaient hostiles aux souvenirs de l'ancien régime, à la prépondérance de la noblesse et du clergé, lisaient avec passion les *Chansons* de Béranger. Elles circulaient dans toute la France ; on les apprenait par cœur ; leurs refrains, toujours si habilement amenés, bourdonnaient dans les mémoires, voltigeaient sur les lèvres : et ainsi se propageaient sous une forme légère, ailée, inoffensive en apparence, les idées dont Béranger s'était fait le défenseur attitré.

Pendant l'empire, Béranger n'avait guère eu de sympathie pour le régime autoritaire et belliqueux, inauguré par Napoléon. Il avait écrit, en 1813, la chanson célèbre intitulée " le Roi d'Yvetot," où il vantait le bienfait d'un monarque débonnaire. Après la chute de l'empereur, Béranger se prit à l'aimer de toute sa haine pour la Restauration, et, dès 1817, il commença à exploiter son nom au détriment d'un gouvernement qu'il détestait. Mais ce qui fit son originalité, c'est que, en chansonnier populaire, Béranger savait admirablement emprunter à la masse ses idées, ses rêves pour les lui rendre sous une forme poétique. Chez lui nous pouvons suivre le travail d'imagination qui s'est opéré dans la foule anonyme. Entre les dix-sept chansons que Béranger a consacrées à la mémoire de l'empereur, je n'en citerai qu'une qui vous donnera quelque idée des autres. Elle est intitulée : " Les Souvenirs du peuple." Je suis forcé de la réciter ; hélas ! je ne puis la chanter—pour bien des raisons,—mais n'oubliez pas qu'elle perd beaucoup à être dite.

On parlera de sa gloire  
 Sous le chaume bien longtemps.  
 L'humble toit, dans cinquante ans,  
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.  
 Là viendront les villageois  
 Dire alors à quelque vieille :  
 Par des récits d'autrefois,  
 Mère, abrégez notre veille,  
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,  
 Le peuple encore le révère,  
 Oui, le révère,  
 Parlez-nous de lui, grand'mère !  
 Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,  
 Suivi de rois, il passa.  
 Voilà bien longtemps de ça :  
 Je venais d'entrer en ménage.  
 A pied grimant le coteau,  
 Où pour voir je m'étais mise ;  
 Il avait petit chapeau  
 Avec redingote grise.  
 Près de lui je me troublai ;  
 Il me dit : " Bonjour, ma chère ;  
           Bonjour, ma chère."  
 — Il vous a parlé grand'mère !  
       Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,  
 A Paris étant un jour,  
 Je le vis avec sa cour :  
 Il se rendait à Notre-Dame.  
 Tous les cœurs étaient contents ;  
 On admirait son cortège.  
 Chacun disait : " Quel beau temps !  
 Le ciel toujours le protège !"  
 Son sourire était bien doux,  
 D'un fils Dieu le rendait père,  
       Le rendait père.  
 — Quel beau jour pour vous, grand'mère !  
       Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne  
 Fut en proie aux étrangers,  
 Lui, bravant tous les dangers,  
 Semblait seul tenir la campagne.  
 Un soir, tout comme aujourd'hui,  
 J'entends frapper à la porte.  
 J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,  
 Suivi d'une faible escorte.  
 Il s'assoit où me voilà  
 S'écriant : " Oh ! quelle guerre !  
           Oh ! quelle guerre !  
 — Il s'est assis là, grand'mère !  
       Il s'est assis là !

" J'ai faim," dit-il ; et bien vite  
 Je sers piquette et pain bis ;  
 Puis il sèche ses habits,  
 Même à dormir le feu l'invite.  
 Au réveil, voyant mes pleurs,  
 Il me dit : " Bonne espérance !  
 Je cours, de tous ses malheurs,  
 Sous Paris venger la France."

Il part ; et, comme un trésor,  
J'ai depuis gardé son verre  
Gardé son verre.

—Vous l'avez encor, grand'mère !  
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte  
Le héros fut entraîné.  
Lui, qu'un pape a couronné,  
Est mort dans une île déserte.  
Longtemps aucun ne l'a cru ;  
On disait : " Il va paraître ;  
Par mer il est accouru ;  
L'étranger va voir son maître."  
Quand d'erreur on nous tira,  
Ma douleur fut bien amère !  
Fut bien amère !

—Dieu vous bénira, grand'mère !  
Dieu vous bénira !

Une chanson comme celle-là, Mesdames et Messieurs, est faite pour pénétrer dans les ateliers et dans les chaumières. Elle est populaire en naissant. Cette bonne vieille qui raconte ses souvenirs, le soir, à la veillée, au milieu des jeunes têtes qui s'émerveillent à l'écouter ; ce Bonaparte en petit chapeau et en redingote grise, bienveillant, bonhomme même, qui donne en passant un amical bonjour à la jeune femme, qui arrive impromptu à la ferme, et, entre un verre de piquette et un morceau de pain bis, confie ses projets à son hôtesse : quelle image cordiale, sympathique, faite pour séduire les âmes simples, de qui elle est née ! Soyez sûrs qu'elle a puissamment servi la foi napoléonienne.

Ailleurs, Béranger se fait l'écho d'une croyance qui se répandit dans les campagnes après 1821. Le peuple fut longtemps avant d'accepter comme vraie la nouvelle de la mort de Napoléon. Il lui paraissait impossible que ce héros, ce demi-dieu eût subi le sort commun des hommes. Le bruit courait qu'il guerroyait en quelque pays lointain, ou bien qu'il allait réapparaître en France et redemander à la nation le trône qui lui avait été ravi. (1)

Je ne puis insister davantage, Mesdames et Messieurs ; mais vous voyez que Béranger nous donne la nuance exacte du sentiment populaire. Le peuple sent et crée puissamment, mais il ne sait s'exprimer soi-même. Il faut que d'autres lui prêtent leur voix plus savante. C'est justement ce qu'a fait notre chansonnier ; et voilà pourquoi il convenait de nous arrêter quelque temps devant son œuvre.

(à suivre.)

P. DE LABRIOLLE.

(1) On trouvera ces fantaisies exprimées dans la chanson qui a pour titre :  
"Il n'est pas mort."